

« La Danse du Crayon » est le titre d'une section de l'exposition *Danser Brut*, qui a eu lieu au LAM de Villeneuve d'Ascq du 28 septembre 2018 au 6 janvier 2019.

Danser Brut ne parle pas que de danse. Cette exposition parle de musique, de gestes, de sculptures, de corps qui créent, de mouvements volontaires ou involontaires. Elle montre des pratiques marginales, interdisciplinaires, qui ne connaissent pas de codes. « La Danse du crayon », ce sont les traces du danseur et chorégraphe Nijinski. Ce sont les dessins sous hypnose des danseurs de Catherine Contour. Ce sont d'innombrables expérimentations vives où le crayon est utilisé comme extension du corps. Certaines danses sont bien sûr régies par des codes, mais le terme « danse » utilisé ici m'évoque au contraire la liberté, l'expression du corps non contrainte, le mouvement libéré. La danse du crayon, le tracé libre, le mouvement de l'encre, le gribouillage : autant de notions qui me serviront à explorer les rapports entre le corps, l'esprit, et la trace qu'ils laissent.

La danse du crayon, un essai sur le gribouillage, son utilisation, sa finalité

Qu'est-ce que gribouiller ? Selon le Larousse, il s'agit, entre autres, d'écrire de manière confuse. « Peindre, dessiner, écrire d'une manière confuse sur une surface : Gribouiller quelques phrases sur un papier ». « Remplir quelque chose de gribouillages ; barbouiller : Gribouiller un mur ».

À la définition du dictionnaire, j'ajouterai que l'action de gribouiller a une durée indéterminée. C'est ce qui différencie cette pratique du griffonnage, qui signifie « dessiner ou écrire rapidement, sans apporter de soin ». Gribouiller peut être très soigneux, et peut passer le temps ; lorsque griffonner signifie gagner du temps. Gribouiller pendant un cours, pendant un appel téléphonique, dans une salle d'attente, devant un film. L'envie peut prendre n'importe quand et nous pouvons gratter le papier aussi longtemps que nécessaire. Un « dessin » a un début et une fin. Le gribouillage n'en a pas. À ce propos, je citerai la graphiste Catherine Zask : « le gribouillage, en principe c'est quelque chose qui peut se dérouler sur des kilomètres de papier, alors que le dessin s'arrête, le dessin est une décision [...] il y a quelque chose de plus volontaire dans le dessin¹ ».

Je tenais à souligner les caractéristiques particulières de cette action, car elle est un point de départ, mais je ne parlerai pas ou peu du gribouillage de tous les jours, quand l'action est non conscientisée (bien qu'il s'agisse également d'une pratique très intéressante). Il s'agit d'abord de constater que cette pratique est répandue : combien de dessinateur.ice.s trouvent les origines de leur passion dans les doodles qu'ils produisaient dans les marges de leurs copies, à l'école ? (1) Seulement, la plupart choisissent de déconsidérer leurs gribouillis ; d'autres les voient au contraire comme une forme de création bien particulière et en perçoivent le potentiel visuel, analytique... Selon Catherine Zask, déjà citée : « le réservoir se dessine à partir du moment où l'on décide de ne pas juger certaines productions² ». Ce sont des pratiques artistiques, conscientes et conscientisées dont nous parlerons.

À partir du moment où l'on commence à considérer les gribouillis, la question s'élargit. On ne peut pas uniquement parler de l'encre sur le papier. On va parler du mouvement. On va aussi évoquer le contexte, l'instant, le processus, la pleine conscience, son absence, l'analyse jusqu'à recouvrir le champ de la psychanalyse...

Alors, que transpose-t-on exactement sur le papier lorsque nous gribouillons ? Quelles utilisations et finalités trouve-t-on à la danse du crayon ?

Mettre au diapason vitesse de l'esprit et vitesse de l'écrit ou Transposer la pensée

C'est une pratique connue, qui revient aujourd'hui sur le devant de la scène : l'écriture automatique.

« Faites-vous apporter de quoi écrire, après vous être établi en un lieu aussi favorable que possible à la concentration de votre esprit sur lui-même. Placez-vous dans l'état le plus passif, ou réceptif, que vous pourrez. Faites abstraction de votre génie, de vos talents et de ceux de tous les autres. [...] Écrivez vite sans sujet préconçu, assez vite pour ne pas retenir et ne pas être tenté de vous relire. La première phrase viendra toute seule, il s'agit de rester totalement disponible aux mouvements de notre esprit pour les crayonner. Coordonner vitesse de l'esprit et vitesse de l'écrit pour se rappeler que notre réalité existe autant que « la » réalité, sans pour autant chercher à les fondre ensemble. C'est une pratique qui reste commune en psychothérapie, qui questionne le rapport du patient à l'utile/inutile, à l'ordonné/désordonné, à ce qui est à l'intérieur de moi/à l'extérieur de moi. Voilà une première fonction à la libération du crayon.

Une question : pourquoi ne pas avoir inventé la parole automatique ? Pourquoi écrire ? Pourquoi passer par le corps, par la trace ?

Le gribouillage comme moment corporel au compenseur

L'écriture automatique, le *scribble*, le dessin libre ne sont pas que des formes de l'esprit. Ce sont des actions qui mobilisent les doigts, les mains voire les bras, et on ne peut certainement pas les oublier lors du processus. On sent sa main frotter le papier, se répéter, se mettre en tension ; on joue avec l'outil un instant avant de l'écraser à nouveau contre le support. Mettons donc de côté les considérations surréalistes, et parlons du gribouillage comme jeu corporel.

Je pense aux *Branchages* de Jochen Gerner. *Branchages* est un recueil de planches dessinées lors d'échanges téléphoniques. Dans l'émission « Ces gribouillis téléphoniques vous trahiront », déjà citée, le dessinateur parle de ces réalisations comme d'un moment : le moment où le corps et l'esprit semblent dissociés pendant une conversation à distance⁵. Pendant que nous télépho-

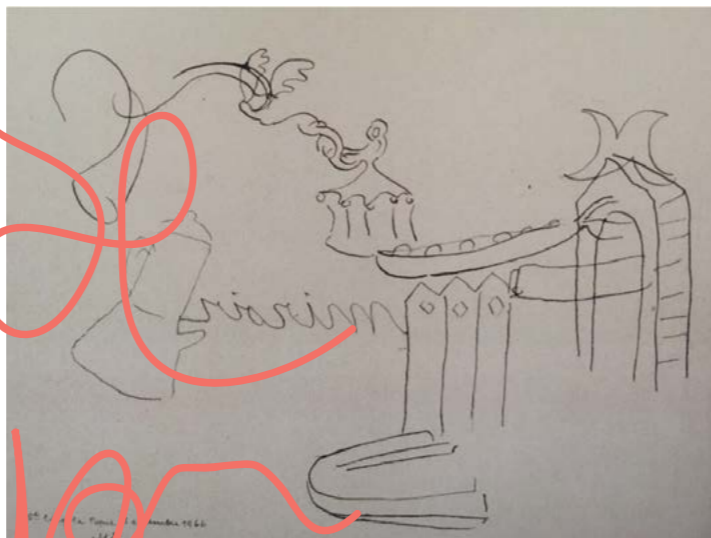


Fig.1 André Breton, *Miroir*, 1966, encre sur papier, 25x32 cm.



Fig.2 Jochen Gerner, *Branchages*, 2008, planche 19, technique mixte, sur papier, 25x32 cm.



Fig.3 Catherine Zask, *Radiographies de pensées*, 2000, panneaux lumineux.

ons, nous ne sommes plus présents à nous même, tout occupés que nous sommes à être présents à la personne qui ne nous voit pas, comme pour compenser. Alors nous laissons notre corps tranquille un instant. Tranquille ? Non, nous le lâchons plutôt. Nous le lâchons et c'est parfois un peu inquiétant. Certains, au combiné, se mettent à faire les cent pas ; d'autres profitent de ce moment pour se ronger les ongles. D'autres battent des mains comme si leur interlocuteur pouvait les voir. Notre attention accaparée par la voix, nous lâchons prise, nous abandonnons au moins en partie l'idée même de contrôler notre corps.

D'ailleurs, peut-on dire que les mouvements que les gens produisent quand ils parlent, pour appuyer leur propos, sont des gribouillis de l'air ? Je pense maintenant aux gestes de Jean Oury dans *Le sous-bois des insensés* de Martine Deyres. Ce documentaire nous emmène des années en arrière dans la carrière de Jean Oury à la clinique de La Borde. Il raconte face à l'objectif sa vie passée à côtoyer, et à accueillir la folie. Alors que nous ne quittons pas le bureau du psychiatre, nous visualisons des traces. Les mains de Jean-Oury ne s'arrêtent pas un instant (Fig.4). Ses gestes créent une image, qui aide à visualiser l'histoire racontée. Et dans le même temps, comme on observerait quelqu'un tracer des lignes abstraites, on ne visualise rien du tout. Ces gestes ne sont pas là que pour mimer, ils sont là pour combler quelque chose. Les mots ne suffisent parfois pas à rappeler les souvenirs alors les gestes complètent.

Revenons à Jochen Gerner. Les mots ne rapprochent pas la personne éloignée alors les gestes posés sur la feuille compensent. En se plaçant comme observateur de sa propre pratique, il a décidé de la prendre comme un jeu, une contrainte de production comme une autre.

Le gribouillage ici sert donc aussi à compenser l'éloignement, dans le temps comme dans l'espace. Et cela peut-être très conscientisé : Jochen Gerner parle de ses formes tubulaires, des fils, des branches (Fig.2) qu'il produit comme des connecteurs, qui viennent chercher la présence à l'autre bout du capteur. Le corps s'exprime pour maintenir un lien.

Parfois, c'est l'inverse qui se reflète dans les productions obsessionnelles de certains artistes : tracer des lignes est une manière de rester en mouvement lorsque le corps entier ne peut plus maintenir son activité. Par exemple, le champ des possibles se resserre pour Nijinski.

Parlons maintenant de la voix de l'interlocuteur à l'autre bout du fil. On peut très certainement considérer cette voix comme une musique. Quel rapport entre musique et gribouillis ? Si le gribouillage est corporel, il est forcément rythmique. Le rythme peut être trouvé partout. La danseuse Nadia Vadori-Gauthier le trouve par exemple dans les bruits de l'eau, de la ville, de la voix de son intervieweuse lors d'une émission radio (Fig.5)...



Fig.4 Marie Richeux, *Le sous-bois des insensés*, 2017, photogrammes.



Fig.5 Nadia Vadori-Gauthier, *Danse 1/38* (en ligne), 2018, capture d'écran.



Fig.6 Vaslav Nijinski, *Figures géométriques*, date inconnue. Crayon de couleur sur papier, 32 x 20 cm.

On peut reprendre l'exemple de Catherine Zask. Catherine Zask est graphiste et gribouilleuse. En graphisme et en typographie, son travail est précis et sensible. Avec les gribouillis, elle développe un trait obsessionnel et hypnotique. D'habitude, elle s'observe gratter le papier, et opère des *Radiographies de pensées* (Fig.3) en scannant, agrandissant, creusant dans ses compositions. Elle établit une analyse en prenant du recul entre elle et sa forme. Mais elle a aussi vécu des moments de spontanéité imprévus dans sa pratique.

Ceci est pour moi la description d'une forme de transe, pas celle des surréalistes, qui laissent apparaître des pensées « étrangères à [leur] esprit³ ». Pas la transe de l'inconscient mais de la pleine conscience. Pour peu que nous daignions considérer ces traits que nous traçons, ils peuvent nous mener vers des expériences bien inattendues. L'expérience de la graphiste semble être celle du mouvement libéré. Il s'agit d'une découverte de l'implication du corps dans l'action dessinée.

Parfois, c'est l'inverse qui se reflète dans les productions obsessionnelles de certains artistes : tracer des lignes est une manière de rester en mouvement lorsque le corps entier ne peut plus maintenir son activité. Par exemple, le champ des possibles se resserre pour Nijinski.

Parlons maintenant de la voix de l'interlocuteur à l'autre bout du fil. On peut très certainement considérer cette voix comme une musique. Quel rapport entre musique et gribouillis ? Si le gribouillage est corporel, il est forcément rythmique. Le rythme peut être trouvé partout. La danseuse Nadia Vadori-Gauthier le trouve par exemple dans les bruits de l'eau, de la ville, de la voix de son intervieweuse lors d'une émission radio (Fig.5)...

Notes

- 1 Catherine Zask dans l'émission *Pas la peine de crier* de Marie Richeux, « Ces Gribouillis téléphoniques vous trahiront », France Culture, en ligne le 31 octobre 2012
- 2 el : néologisme. Pronom de la troisième personne du singulier, permettant de désigner n'importe qui sans distinction de genre.
- 3 *Ibid.*
- 4 André Breton, *Manifeste du Surréalisme*. Paris, Gallimard, 1966, p. 29.
- 5 Jochen Gerner, dans l'émission *Pas la peine de crier* de Marie Richeux, « Ces Gribouillis téléphoniques vous trahiront », France Culture, en ligne le 31 octobre 2012
- 6 Catherine Zask, *op. cit.*
- 7 André Breton, *op. cit.*, p. 29.
- 8 Vaslav Nijinski, *Cahiers*, Arles, Actes Sud, 2014, p. 211.

Parlons maintenant de la voix de l'interlocuteur à l'autre bout du fil. On peut très certainement considérer cette voix comme une musique. Quel rapport entre musique et gribouillis ? Si le gribouillage est corporel, il est forcément rythmique. Le rythme peut être trouvé partout. La danseuse Nadia Vadori-Gauthier le trouve par exemple dans les bruits de l'eau, de la ville, de la voix de son intervieweuse lors d'une émission radio (Fig.5)...

Se maintenir en mouvement, et parfois même se retrouver emporté dedans ! Le parallèle entre gribouillage et danse nous apporte beaucoup. Après avoir considéré le gribouillage comme un témoignage de la réalité de l'esprit avec les surréalistes, après l'avoir vu comme un questionnaire sur notre présence aux autres avec Jochen Gerner et Jean Oury, nous pouvons nous demander ce que cette action dit de notre rapport à notre propre corps.

On peut reprendre l'exemple de Catherine Zask. Catherine Zask est graphiste et gribouilleuse. En graphisme et en typographie, son travail est précis et sensible. Avec les gribouillis, elle développe un trait obsessionnel et hypnotique. D'habitude, elle s'observe gratter le papier, et opère des *Radiographies de pensées* (Fig.3) en scannant, agrandissant, creusant dans ses compositions. Elle établit une analyse en prenant du recul entre elle et sa forme. Mais elle a aussi vécu des moments de spontanéité imprévus dans sa pratique.

Ceci est pour moi la description d'une forme de transe, pas celle des surréalistes, qui laissent apparaître des pensées « étrangères à [leur] esprit³ ». Pas la transe de l'inconscient mais de la pleine conscience. Pour peu que nous daignions considérer ces traits que nous traçons, ils peuvent nous mener vers des expériences bien inattendues. L'expérience de la graphiste semble être celle du mouvement libéré. Il s'agit d'une découverte de l'implication du corps dans l'action dessinée.

Parfois, c'est l'inverse qui se reflète dans les productions obsessionnelles de certains artistes : tracer des lignes est une manière de rester en mouvement lorsque le corps entier ne peut plus maintenir son activité. Par exemple, le champ des possibles se resserre pour Nijinski.

Vaslav Nijinski est un chorégraphe et danseur russe. Il trouve une renommée internationale au sortir de l'École des Ballets impériaux de Nicolas II, où l'on enseigne la danse classique dans sa forme la plus académique. Il jouit d'une carrière brillante et fulgurante pendant près de dix ans, en mettant pourtant à mal toutes les règles de la danse académique dont il a eu l'enseignement. Il rentre la tête dans ses épaules, raidit ses bras, serre ses doigts... Tout son corps veut dire quelque chose. Un choc sentimental et une mauvaise réception de son dernier ballet lui ont brutalement fait prendre la décision d'arrêter la danse. Il se tourne cependant vers le dessin. « Dessin », certes, non pas « gribouillages » ni « ébauches » comme sa femme et son psychiatre ont pu les voir. Nijinski estime que c'est Dieu qui l'a poussé à dessiner, puis écrire⁸. Réduisant petit à petit l'amplitude des mouvements, sans jamais s'arrêter pour autant. Il semble se dédouaner de sa propre volonté comme si son dessin n'avait aucun lien avec son passé de chorégraphe.

Pourtant, on peut le sentir, ce corps, ce besoin. Ces formes tourbillonnantes, cette force centrifuge, cette recherche d'équilibre dans la composition, comme dans le mouvement de l'interprète (Fig.6). Dessinait-il comme il dansait, les coudes attachés à la taille, les épaules hautes ? En tout cas, il ne traçait pas que sur une feuille, il traçait dans l'espace et dans le temps. On le voit dans les courbes, les cercles, que l'on parcourt du regard plus ou moins vite, imaginant leur vitesse intrinsèque, celle avec laquelle il les a tracés. On le voit, quand on compare ces dessins au système de notation chorégraphique que le danseur développait lors de sa carrière. De ce point de vue, Nijinski n'a jamais cessé d'être chorégraphe. D'ailleurs, l'absence d'écriture et le caractère abstrait de ses productions (hormis quelques portraits sous forme de *matrionchki*, figures de poupées russes) nous invite à danser, pas seulement des yeux. Nous pouvons lire ses productions dans tous les sens : y verrons-nous des yeux, des visages, des traits ? Il nous invite d'une certaine manière à tourner autour, à nous déplacer. Le tracé est intrinsèquement corporel. Le gribouillage maintient en mouvement. Nijinski n'a jamais abandonné la danse. À travers le dessin, il compense.

Gribouiller est un geste humain

Lorsqu'il devient une décision, c'est un geste artistique et même philosophique. Décider de ne pas décider, c'est changer son appréhension au monde et de ce qui est « réel » ou non. Accepter le mystère de son propre corps, abandonné à lui-même. Gribouiller, c'est se placer dans une recherche permanente, de formes et de sens, perdre le contrôle pour dire la vérité. Le gribouillage obéit au rythme de la pensée comme le corps d'un danseur obéit au rythme de la musique sans pouvoir s'en empêcher.

C'est qui reste quand on déconstruit tout.

C'est une volonté de sortir de l'état construit des choses : de l'art, de la société. Gribouiller, c'est prendre son temps, c'est ne pas vouloir faire du beau, c'est renouer avec le geste naturel, l'expression de l'intérieur. L'art académique est danse classique. Le gribouillage est danse moderne.